

# *Entrerai-je, ce soir, Seigneur, dans ta maison*

*Sans craindre que ma chair, vouée aux œuvres viles,*

*Apporte le relent de luxure des villes*

*A la candeur des jupes d'ombre en oraison ?*

*Je songe à d'autres jupes d'ombre qui sont douces*

*Pour endormir l'effroi des poètes malades,*

*A des doigts alourdis d'anneaux aux pierres troubles,*

*Troubles comme des yeux menteurs, comme mon âme.*

*Si mon haleine tord l'humble flamme des cierges,*

*Si ma prière même inquiète les vierges,*

*Eau claire où s'élargit la chute d'un poison !*

*Je songe à des toisons souples de courtisanes  
Où les désespérés enfouissent leur songe,  
Bonnes toisons qui font la nuit sur les visages,  
Lourdes comme l'amour, sourdes comme des tombes.*

*Que votre main soit rude et juste et me châtie,  
Seigneur, Seigneur, moi qui voudrais tant vous aimer !  
Laissez, lasse de cris, ma bouche se fermer,  
Pour la rouvrir vous-même ensuite avec l'Hostie.*

*Je songe aux nuits de joie ivres et douloureuses  
Où ma soif, accoudée à des tables mauvaises,  
Se versait les boissons de flamme dont s'abreuvent  
Ceux que serre à la gorge un ancien sacrilège.*

*Je viens vers vous, du fond de mon iniquité,  
Je viens vers vous, Seigneur, à qui les enfants parlent,*

*De tout mon bon vouloir et de toutes mes larmes,*

*Etre triste avec vous, moi qui vous attristai.*

*L'immémorial faix de péchés, le fardeau*

*De luxure et d'orgueil creuse mes reins qui saignent.*

*Aux margelles des puits nulle Samaritaine*

*N'a tendu vers ma soif ses paumes pleines d'eau.*

*Oubliez que je fus des serviteurs indignes ;*

*Et dans l'ombre que font les collines, le soir,*

*Celui qui cherche l'âtre et la pierre où s'asseoir*

*Sentira qu'un pardon se couche sur les vignes.*

*La nuit tombe et m'arrête où dort votre maison ;*

*Les ramiers se sont tus, mais les fontaines chantent,*

*Fraîcheur obscure, en palpitant pour que j'y trempe*

*Mes mains, l'aridité de ma bouche et mon front.*

*L'eau froide et pure emportera vers les ténèbres*

*Le souvenir fiévreux d'un passé de caresses,*

*La mémoire des voix, des regards et des gestes,*

*Et le souffle de feu qui brûle encore mes lèvres.*

*Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,*

*A cette toute faiblesse des pauvres âmes*

*Qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes.*

*Que je souffre, Seigneur, des ronces qui vous blessent ;*

*Que la croupe des boucs crispés sur le portail*

*Serve d'éternel lieu d'exil à mes péchés,*

*Et que la palme offerte aux cœurs purifiés*

*Exalte en moi l'azur des vierges du vitrail.*

*Je serai digne alors de gravir, humble et pâle,*

*Le seuil de gloire où les rois même parlent bas,  
Et mon cœur et mes pieds nus ne sentiront pas  
Le froid de la divine espérance et des dalles.*

*Cette prière, hélas ! n'est-ce pas seulement  
Le glas que sur soi-même agite une âme simple  
A qui les yeux naïfs de ses chagrins d'enfant  
Ont souri tristement du plus loin de leurs limbes ?*

*N'est-ce pas le glas lourd du vain rêve que font  
Dans leurs soirs douloureux les vieilles fois qui meurent :  
Entrerai-je, nocturne et las, dans la maison  
Où le Maître de vie ineffable demeure ?*

*Charles Guérin (1873-1907)*